1

Été 1849
Où j'arrive en Californie, dévale une colline
et suis destinée à une vie misérable

– Maman, dis-je, cet or qui devait parsemer les champs de la région doit être caché par les lézards, les feuilles mortes et le crottin de mule, car je ne vois rien qui vaille la peine d'être ramassé et rapporté chez nous.

Je n'avais pas parlé très fort, même si j'en avais eu l'intention, car j'étais triste, furieuse, et je me sentais malade. Les cahots du chariot m'avaient retourné l'estomac, mon derrière me faisait souffrir à force de rebondir sur le siège en bois, et trop de soleil et trop d'émotion m'avaient donné mal à la tête.

C'était une chaude journée de la fin du mois d'août. Rien ne remuait dans cette chaleur à part

les mouches, quand notre chariot sortit des bois et s'arrêta au bord du ravin. Une forêt de chênes dense se dressait devant nous sur les montagnes, si sombre que leurs flancs paraissaient presque noirs. Au-dessus, le soleil jaune et féroce brûlait dans le couvercle bleu du ciel. Tout était calme et donnait une impression d'immensité. Plus tard, les gens décriraient cet endroit en employant des mots comme majestueux, noble, imposant, magnifique. Mais pas moi.

– C'est immonde, dis-je en sautant du chariot. C'est tout simplement immonde.

Et je me mis à penser avec regret aux endroits douillets du Massachusetts, aux tilleuls qui touchaient le sol et clôturaient les lieux, à la grande chaise de grand-maman Whipple dans le petit salon tranquille avec les rideaux tirés, aux bras puissants de grand-papa, aux maisons dotées de porches et de bornes de pierre.

– Californie Whipple, arrête de bouder et viens m'aider, dit maman.

J'essuyai mon visage brûlé par le soleil avec le dos de ma main et obtempérai.

Nous réveillâmes les petits et commençâmes à pousser et à tirer la mule et le chariot jusqu'au bas du sentier qui descendait le long du ravin. Sierra,

qui n'avait que deux ans, tomba une fois ou deux. Canyon, se conduisant comme un adulte maintenant qu'il avait dix ans, la fit monter sur ses épaules, puis il s'efforça de retenir le chariot pour l'empêcher de descendre trop vite. Je tombai à mon tour, mais comme personne ne vint m'aider, je brossai la poussière de mon tablier et me remis à pousser Joli-Cœur, notre mule.

Finalement, nous dévalâmes les derniers mètres du sentier en dérapant. Tout le monde, y compris Joli-Cœur, avait chaud, était sale et transpirait à grosses gouttes. Tout le monde, *spécialement* Joli-Cœur, était épuisé, affamé, et se réjouissait d'en avoir fini.

Maman et moi, nous vîmes un campement qui s'étendait le long de la rivière. L'air brûlant, chargé de poussière, me brûlait le nez et me piquait les yeux.

– Regarde-moi cet endroit, Californie, dit maman.

Je regardai. La terre, brûlée par le soleil, était dénudée, à part quelques broussailles éparses. De petites tentes, des cabanes et des appentis s'entassaient le long d'une des rives. Sur le chemin de terre qui servait de seule et unique rue, plusieurs grandes tentes en lambeaux battaient au vent. Il y avait marqué *sulune* sur la plus grande – *saloon*, supposai-je, mal

orthographié par des gens qui semblaient néanmoins en avoir bien compris le sens, à en juger par le bruit qui régnait à l'intérieur. Le vent chaud se mit à rugir ; les tentes claquèrent et craquèrent ; la poussière épaisse se souleva du sol et se mélangea à la fumée d'une centaine de petits feux qui rougeoyaient au soleil couchant. L'enfer ne devait plus être très loin.

Je pris la main de maman. Il était évident, à présent, que nous allions rentrer chez nous. Elle devait être si déçue.

Maman et papa rêvaient depuis longtemps d'aller dans l'Ouest, à tel point qu'ils avaient donné à leurs enfants des noms du Far West : moi, l'aînée, Californie Whipple, puis Canyon, Prairie, Sierra, Promesse-Dorée, Océan, le bébé qui avait disparu. Et Rocheuses, le chien.

Quand papa et Dorée étaient morts de pneumonie à l'automne de 1848, les gens avaient dit à maman : « Tu dois arrêter de rêver, Arvella. Installe-toi et prends soin de tes enfants. » Mais maman n'était pas du genre à écouter ce qu'elle ne voulait pas entendre – son propre père la traitait toujours de tête de mule. Après avoir pleuré tout son soûl ceux qu'elle avait perdus, elle avait pris une profonde inspiration et s'était préparée à affronter l'avenir.

Canyon, Prairie et Sierra avaient été gagnés par son excitation, mais, pendant des semaines, j'avais vécu dans l'angoisse de ce que maman allait faire, car notre petite ville du Massachusetts lui allait comme une chaussure deux pointures trop petite. La nuit, j'avais des rêves de tempêtes violentes, de tornades et de tourbillons qui nous transportaient jusqu'à des îles désertes, de grands monstres des mers qui avalaient toute la famille Whipple, y compris Rocheuses.

Maman n'avait pas été pas sensible à mes « chevrotements », comme elle disait. Elle avait vendu la maison, l'étable et le magasin d'alimentation, avait donné le chien à Harold Thatcher du moulin, nous avait empaquetés comme des barils de lard et, au printemps, nous avait fait embarquer sur un bateau avec des voiles déchirées pour aller faire fortune en Californie.

Quand nous étions arrivés presque fauchés dans le tas de boue et d'ordures qui se révéla être la baie de San Francisco, Minnie Oates, venue en Californie pour chercher son mari, lui avait dit : « Regarde les choses en face, Arvella. Mes cochons vivaient dans de meilleures conditions. Tu ferais mieux de rentrer dans l'Est avec nous. » Mais maman n'allait pas faire demi-tour. Nous avions pu nous reposer sur le bateau